



COMMENTAIRE D'ŒUVRE

PRISE DE LA BASTILLE LE 14 JUILLET 1789, ANONYME



Prise de la Bastille, 14 juillet 1789, Anonyme, vers 1789-1791.
Huile sur toile, 57,5 x 72,5 cm. MV 5517.
© RMN-GP (Château de Versailles) / © Franck Raux

Relativement peu de tableaux contemporains retracent l'événement du 14 juillet 1789 à savoir la prise de la Bastille par le peuple de Paris. Ici, une huile sur toile de petites dimensions (57,5 X 72,5 cm) par un auteur anonyme qui l'aurait peinte entre 1789 et 1791, raconte un moment particulier de cette journée : la capitulation de la forteresse. On la classe dans les oeuvres de peinture d'histoire ou genre historique.

Le tableau présente une portion du quartier du faubourg Saint-Antoine, à l'Est de Paris, celui qui s'étale aux pieds de la forteresse médiévale. Le peuple parisien armé et les Gardes Françaises animent l'insurrection tandis que la Bastille, haut lieu de l'arbitraire royal, immense et envahissante, se détache, à l'arrière, sur un ciel bleu et clair.



COMPOSITION DU TABLEAU

Le tableau est dominé par la masse de la Bastille. Toutes les lignes directrices vont vers le bas sauf une, horizontale, au niveau des toits et qui marque la différence entre le second et le troisième plan.



Cette ligne guide notre regard vers le sujet principal du tableau, décentré à droite, au premier plan : l'arrestation par les gardes du gouverneur de la Bastille, Monsieur de Launay.

Le peintre dessine ici une perspective sur l'entrée de la forteresse grâce aux diagonales des frontons des bâtiments du second plan. Le point de fuite est sur le gouverneur accentué par l'arche de l'entrée de la forteresse.

La lumière du ciel éclaire la scène et la couleur blanche des chausses des personnages du premier plan lui fait écho.

Le tout est d'une facture très précise : à la loupe, on peut saisir le détail des vêtements - plis, boutons, passementeries -, celui des pièces de ferronnerie de l'artillerie, le regard effrayé du gouverneur et celui, déterminé, de ses futurs bourreaux.



Au premier plan, sur un sol pavé avec une extrême minutie, le peintre a représenté la foule en rébellion. Plusieurs types d'acteurs s'y côtoient : par leurs vêtements et accessoires, souvent chapeautés et armés d'épée, on reconnaît des bourgeois dont on sait qu'ils avaient constitué une milice la veille ; nombreux sont aussi les artisans du faubourg identifiables à leur bonnet blanc de boulanger, mais aussi aux outils avec lesquels ils se sont armés : sur la gauche, on distingue une hache, un gros maillet, de nombreuses faux, faucilles, fourches, piques et lances diverses. Restent les gardes qui ont joué un rôle capital dans cette journée puisque sur les six compagnies basées à Paris, cinq se sont rangées du côté des parisiens : elles ont emmené avec elles les trois canons visibles sur le devant de la scène, les boulets et un « ver », instrument d'artillerie utilisé pour nettoyer le canon





de la poudre noire, preuve que celui-ci a parlé. Parfaitement solidaires de la population qui réclame la poudre stockée à la Bastille afin de pouvoir armer les fusils volés le matin même aux Invalides, les Gardes Françaises n'empêchent pas les émeutiers de passer : en effet, comme on peut le voir devant chaque canon à gauche comme à droite de la scène, ils restent immobiles et laissent se dérouler l'émeute. Au centre du tableau, le sol est jonché de quelques cadavres qui prouvent, s'il en était encore besoin, que la bataille a été rude.

Le siège de la Bastille a duré quelques heures.

Aux second et troisième plans, les maisons brûlent et laissent échapper des fenêtres en flammes une épaisse fumée noire. Des petits canons y ont été placés qui semblent viser la forteresse. En arrière plan, les chaînes du pont levé de la Bastille ont été brisées : les lieux ont pu être envahis et le gouverneur fait prisonnier. Le peintre représente l'instant crucial, en fin d'après-midi, où les gardes et les émeutiers parviennent à l'arrêter et l'emmènent vers la place de Grève où il sera décapité et sa tête plantée sur une pique. Tout concourt à dramatiser ce moment héroïque et libérateur : la multitude des piques et baïonnettes levées, les expressions des personnages ainsi que leur geste d'empoignade au col de la veste du gouverneur.





UNE ÉMEUTE SPONTANÉE, URBAINE ET POPULAIRE

Ce tableau est intéressant à plus d'un titre. D'abord, il nous montre bien certains aspects d'une émeute spontanée : en effet, rien ne semble vraiment organisé. Mises à part quelques rares armes de guerre, une hallebarde et une masse d'arme, les émeutiers se sont armés de ce qu'ils ont trouvé chez eux et accourent vers cette forteresse impressionnante pour y chercher de la poudre à fusil. Finalement, peu portent les fusils. Même l'allusion au « Cadran bleu » faite par le peintre sur la gauche du tableau est discrète : ce cabaret du boulevard du Temple accueillait régulièrement les auteurs dramatiques de l'époque et en 1792, les fédérés y préparèrent l'attaque des Tuileries¹. En cachant pratiquement cet emblème par les lignes verticales formées des armes-outils des émeutiers mais en laissant distinctement visible l'heure de la capitulation, 18h, l'auteur veut peut-être ainsi signifier que ce jour-là, il n'y a pas eu de préparatifs. Ensuite, on y voit une émeute urbaine et populaire menée par des artisans et des bourgeois, forces vives de la Révolution, aidés des Gardes de Paris. Tous se reconnaissent à travers une cocarde tricolore épinglée au chapeau qui présente les couleurs de Paris (le rouge et le bleu)² et sous laquelle ils se rassemblent pour une cause commune : exiger le rappel de Necker, lutter ensemble contre les troupes royales que Louis XVI masse autour de Paris afin d'arrêter des députés du Tiers État et où la disette et les prix prohibitifs des grains affament les habitants. En revanche, on remarquera que le peintre n'a figuré aucune femme prenant part à l'émeute : les grandes actions sont affaires d'hommes !



Enfin, si cet événement n'est pas une journée révolutionnaire à proprement parler, il n'en reste pas moins un moment très violent de l'histoire de France³ et le peintre le montre bien : les soldats de la garnison de la Bastille ont tiré et les corps de leurs victimes gisent au premier plan, le sang coule. La violence est également évoquée à travers les regards échangés entre Launay et les Gardes Françaises, sa chemise dégrafée ainsi que la détermination du peuple en armes et en marche déferlant sur la gauche ou agglutiné, de l'autre côté, derrière les Gardes Françaises.

1. Jean Tulard, Jean François Fayard et Alfred Fierro, *Histoire et dictionnaire de la Révolution française. 1789-1799*, éd. Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1987, 1998

2. On en distingue ici de plusieurs sortes : rouge, bleu et blanc à l'extérieur comme sous l'Empire mais aussi déjà bleu, blanc et rouge à l'intérieur, cocarde non encore en vigueur ce jour-là puisque La Fayette l'aurait proposée à Louis XVI le 17 juillet (cf. à droite du tableau, derrière Launay).

3. Une centaine d'assiégeants ont été tués.



LA PRISE DE LA BASTILLE DANS LA RÉVOLUTION ET DANS L'IMAGERIE

On le sait aujourd'hui, le 14 juillet 1789 n'est que le premier épisode de la Révolution puisque la capitulation de la forteresse ne marque aucun grand changement politique : au 15 juillet, rien n'a changé. Dans les jours qui suivent, Louis XVI rappelle Necker et écarte les troupes de Paris. En revanche, la prise de la Bastille atteste bien de la volonté du peuple parisien de lutter contre l'arbitraire qui les opprime : cet épisode est donc hautement symbolique. C'est pourquoi il fut repris par l'iconographie et la propagande révolutionnaires, relayé par le développement des estampes.

C'est aussi à ce titre que cette journée fut choisie à la fin du XIX^e siècle par les hommes de la Troisième

République comme un des symboles de l'unité nationale française. Une autre, toute aussi importante, voire plus, est la journée du 14 juillet 1790 qui célèbre la Fête de la Fédération : ce jour-là, le roi prêtait serment à la Nation et à la loi, concepts indirectement issus de la prise de la Bastille, un an plus tôt.

Jean TULARD, Jean François FAYARD
et Alfred FIERRO,
Histoire et dictionnaire de la Révolution française.
1789-1799, éd. Robert Laffont, coll. « Bouquins »,
Paris, 1987, 1998